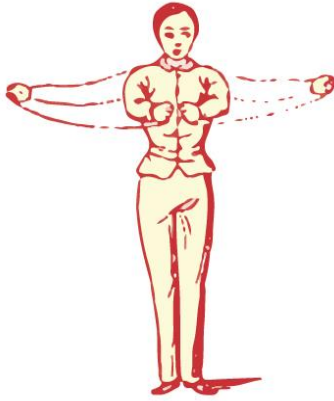


« Le grand moment du phallus » du second paradigme lacanien de la jouissance

Romuald Hamon



Les six paradigmes de la jouissance « sont prévus, précise Jacques-Alain Miller, pour essayer de recomposer, par l'effet de cette superposition rapide, le mouvement qui anime ce que nous appelons l'enseignement de Lacan quant à la doctrine de la jouissance¹ ». Le second paradigme, celui de « la signifiantisation de la jouissance », permet de s'y retrouver dans l'élaboration lacanienne des années 1957-1961².

En étudiant ces textes, j'ai décidé de m'orienter pas à pas pour y interroger le « grand moment du phallus » ; phallus qui en est la clé de voûte car il articule la présence du sujet au langage et noue le rapport du sujet à l'Autre.

La jouissance pulsionnelle de ce second paradigme est celle qui, tombée sous le coup de la castration, engage le sujet dans la métonymie du désir et dont le reste sexualisé par cette opération en permet, par le signifiant, la satisfaction. Le phallus y assume une double fonction, celle d'être à la fois le signifiant du désir et de la jouissance. Ce qui dans l'après-coup des élaborations lacaniennes ultérieures interroge. Or, rien de plus logique dans ces années précédant l'invention de l'objet *a*.

À cet égard, il semble important de préciser la fonction double qu'assume ainsi le phallus dans le rapport du sujet à l'Autre et, déjà, de souligner que « le phallus dans la doctrine freudienne n'est pas un fantasme, s'il faut entendre par là un effet imaginaire. Il n'est pas non plus comme tel un objet (partiel, interne, bon, mauvais, etc...) [...] encore bien moins l'organe, pénis ou clitoris, qu'il symbolise [...] Car le phallus est un signifiant³ ». Dès les années 1960, Lacan insiste en effet sur la fonction signifiante du phallus et il importe d'en repasser par l'élaboration freudienne pour en cerner la portée.

Retour à Freud, le primat du phallus

Affirmant dès 1905 l'essence masculine de la libido pour les deux sexes, l'inventeur de la psychanalyse, à l'étude de l'organisation génitale infantile, met en évidence en 1923, non « un primat génital, mais un primat du phallus » en l'inconscient. « Il y a bien un *masculin*, mais pas de féminin ; l'opposition s'énonce ici : *organe génital masculin* ou *châtré*⁴ ». Si l'anatomie établit une partition évidente à partir du génital, l'inconscient ne connaît que le phallus pour représenter le sexe.

Sur fond d'absence ou de présence de l'attribut pénien, de l'avoir ou pas, le phallus, dont la fonction prise par le fétiche en révèle le statut de symbole⁵, est au centre de la vie sexuelle.

Freud, en prise avec l'adage napoléonien « l'anatomie, c'est le destin », pose une dissymétrie entre les sexes (entre ceux qui l'ont ou pas) dans l'articulation du complexe d'Œdipe avec celui de la castration. Le phallus est le pivot de cette articulation. Ainsi, si le garçon sort de l'Œdipe par la

¹ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 7.

² En ce qui concerne ce « grand moment du phallus », ce paradigme se mêle au suivant jusqu'en 1961.

³ Lacan J., « La signification du phallus » (1958), *Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1966, p. 690.

⁴ Freud S., « L'organisation génitale infantile » (1923), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 116.

⁵ Cf. Freud S., « Le fétichisme » (1927), *La vie sexuelle, op. cit.*, p. 133-138.

menace de castration en s'identifiant au père et qu'il sauve l'organe génital au prix de sa paralysie mais avec la promesse d'en user et de prendre position masculine⁶, la féminité, est plus malaisée à cerner. La fille entre dans le complexe d'Œdipe à la découverte du préjudice qui est le sien, celui d'être déjà châtrée. Elle est alors « victime de l'envie du pénis ». La croyance au phallus maternel se dissipant, son amour précœdipien pour la mère vire à la haine. Elle détourne alors son amour vers le père, celui qui l'a, pour en obtenir réparation : une compensation de son défaut d'organe qui, par équivalence symbolique, culmine dans le souhait d'avoir un enfant du père⁷. Ce désir ne s'accomplissant pas, la fille irait de déceptions en déceptions jusqu'à ce qu'elle surmonte « tardivement et d'une façon incomplète » le complexe d'Œdipe⁸. En étant l'apport essentiel de Freud à l'étude de la sexualité féminine, le *Penisneid* demeure problématique. Le paradoxe est ici de définir le féminin à partir du *Penisneid* de là où pour Freud, devenir femme en passe par l'élimination de la sexualité phallique. En concevant que la véritable féminité se réalise par la maternité⁹, Freud fait ainsi, de l'enfant, ce substitut phallique, ce qui vient représenter l'identité féminine et rabat le féminin du côté de la mère phallique. En raison de cette résurgence de la masculinité dans la vie féminine qui se retrouve jusque dans les choix d'objets d'amour, Freud ne peut formuler la spécificité de la féminité et bute sur son énigme.

Lacan : le phallus est un signifiant

Il faut attendre les années 1970 pour en répondre, ce, en déplaçant la question du féminin du champ du sexe à celui de la jouissance. Mais déjà, durant les années 1960, Lacan, outre de ne pas interpréter la femme par la mère, rétablit la parité des sexes à l'égard du phallus. En le distinguant de l'organe, il dégage la féminité du manque pénien qu'elle aurait selon Freud à assumer. En effet, dès lors où le primat est celui du phallus, quand bien même manque-t-il à sa place en tant qu'attribut, c'est un signifiant à partir duquel chacun l'a à titre d'absence. Le phallus symbolique est ainsi la représentation même du manque. C'est par son élision au champ de l'imaginaire (- ϕ) qu'il s'élève à ce statut de signifiant (Φ). Et, précisément, « le grand moment de ce paradigme [le second], c'est le moment du phallus, dont le statut d'image, qui déjà le distingue de l'organe, est déplacé pour privilégier son statut symbolique¹⁰ ». Ainsi, Lacan précise que Freud a dévoilé la fonction imaginaire du phallus « comme pivot du procès symbolique qui parachève *dans les deux sexes* la mise en question du sexe par le complexe de castration¹¹ ».

Cette signification du phallus est évoquée dans l'imaginaire du sujet par « la métaphore paternelle ». Dans cette formalisation du complexe d'Œdipe réduit en un procès de métaphore, père et mère n'interviennent qu'en tant que signifiants. Le Père symbolique comme métaphore, en tant qu'il est la Loi et le Père mort, permet la résolution du complexe d'Œdipe. La fonction paternelle substitue au désir de la Mère le signifiant du Nom-du-Père dont la loi interdit la jouissance liée à la relation mère-enfant et dont l'opération donne le phallus comme signifié au sujet. La mère, alors interdite, prend la place de l'Autre et le sujet, jusqu'alors soumis à l'angoissante énigme du désir de celle-ci, dispose de la réponse phallique qui en donne la signification. Cette fonction imaginaire du phallus donnant sens au désir de l'Autre est à distinguer du signifiant phallique qui en donne la raison et n'assume ce rôle que voilé.

⁶ Cf. Freud S., « La disparition du complexe d'Œdipe » (1924), *La vie sexuelle*, op. cit., p.120-121.

⁷ Cf. Freud S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), *La vie sexuelle*, op. cit., p. 123-132.

⁸ Freud S., « La féminité » (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989, p. 170.

⁹ Les filles sont des hommes dans les autres destins de la féminité dérivant du *Penisneid* (renoncement, masculinité).

¹⁰ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », op. cit., p. 11.

¹¹ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), *Écrits*, op. cit., p. 555.

Dans « La signification du phallus », Lacan opère ce passage de l'imaginaire au symbolique. « Que le phallus soit un signifiant, impose que ce soit à la place de l'Autre que le sujet y ait accès. Mais ce signifiant n'y étant que voilé et comme raison du désir de l'Autre, c'est ce désir de l'Autre comme tel qu'il est imposé au sujet de reconnaître, c'est-à-dire l'autre en tant qu'il est lui-même sujet divisé de la *Spaltung* signifiante ¹² ».

De fait « si le désir de la mère *est* le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire. [...] Cette épreuve du désir de l'Autre, la clinique nous montre qu'elle n'est pas décisive en tant que le sujet y apprend si lui-même a ou non un phallus réel, mais en tant [...] que la mère ne l'a pas. Tel est le moment de l'expérience sans lequel nulle conséquence symptomatique (phobie) ou structurale (*Penisneid*) qui se réfère au complexe de castration ne prend effet. Ici se signe la conjonction du désir en tant que le signifiant phallique en est la marque, avec la menace ou nostalgie du manque à avoir. Bien sûr, c'est de la loi introduite par le père dans cette séquence que dépend son avenir¹³ ». Lorsque l'enfant est délogé de sa position idéale d'être le répondant objectal du désir de la mère, ce phallus imaginaire qu'elle n'a pas, le phallus, cette représentation même du manque faisant la raison du désir de l'Autre, accède à son statut signifiant. Par l'opération de la castration inscrivant son manque dans l'imaginaire, le phallus s'élève à sa fonction de signifiant.

Le phallus, un signifiant sans pair

Le phallus symbolique, symbole même de la castration, inscrit le sacrifice du *parlêtre* et articule la présence du sujet au langage. Comme signifiant du manque-à-être, « il est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir. [...] Tous ces propos, ajoute Lacan, ne font que voiler le fait qu'il ne peut jouer son rôle que voilé, c'est-à-dire comme signe lui-même de la latence dont est frappé tout signifiable, dès lors qu'il est élevé (*aufgehoben*) à la fonction de signifiant. Le phallus est le signifiant de cette *Aufhebung* elle-même qu'il inaugure (initie) par sa disparition ¹⁴ ». En prenant statut signifiant par son élision au champ de l'imaginaire, par cette soustraction imaginaire sublimée, le phallus est « le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant ¹⁵ ». Autrement dit, toute signification est phallique. C'est autant le signifiant de la signifiante que celui qui soutient, en y exceptant, l'ordonnance du signifiant en chaîne. En ce sens, il peut être dit – Lacan le postule en 1958 dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » – que le phallus est « un signifiant sans pair » ce, à double titre.

D'une part parce qu'il est ce « signifiant exclu du signifiant¹⁶ ». En effet, en décomplant la chaîne signifiante, Φ l'organise, l'articule en système et permet la valeur différentielle du signifiant.

D'autre part, parce qu'il est l'unique signifiant qui dit le sexe en l'inconscient. Fidèle au primat freudien, Lacan le positionne ainsi comme cet universel valable pour tout sujet en raison de la vacuité en l'inconscient d'un signifiant identifiant le féminin. Ce que formule l'aphorisme des années 1970 : « La femme n'ex-siste pas »¹⁷. D'où l'impossible du rapport sexuel puisque la logique du rapport entre les sexes ne peut s'écrire en raison de la forclusion du signifiant « La femme ». Et précisément, Φ , car sans pair, est à la fois la cause et le masque du non rapport sexuel. Il le cause car l'inconscient est unisexe. Et, en énonçant ce qu'il faut faire comme homme ou femme, il en masque l'inexistence en suppléant ainsi à l'absence d'un Autre sexe que

¹² Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits, op. cit.*, p. 693.

¹³ *Ibid.*, p. 693-694.

¹⁴ *Ibid.*, p. 692.

¹⁵ *Ibid.*, p. 690.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert* (1960-1961), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, p. 306.

¹⁷ Lacan J., « Télévision » (1973), *Autres écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2001, p. 537.

phallique¹⁸. Ces thèses issues de l'élaboration sur la sexuation permettront des avancées novatrices sur la féminité. Elles trouvent leur origine à l'époque où Lacan met en valeur les logiques du paraître masculin et féminin dont la « comédie » n'est qu'une conséquence logique du « sans pair » qu'est le phallus.

En 1958, après avoir questionné le statut signifiant du phallus, Lacan en réinterroge la fonction imaginaire dans la comédie entre les sexes. Cette époque du second paradigme se mêle au premier mais le domine. Si bien que nous assistons « à une véritable réécriture conceptuelle qui s'attache à démontrer que tous les termes qui ont été versés dans la catégorie de l'imaginaire sont en définitive si bien repris dans le symbolique qu'ils sont foncièrement des termes symboliques ¹⁹ » En effet, le phallus symbolique conditionne la logique du rapport entre les sexes sur la scène imaginaire autant qu'il préside à l'identification dans l'hystérie, car il est le signifiant du désir de l'Autre.

Le phallus, signifiant du désir

« Les rapports entre les sexes tournent autour d'un être ou d'un avoir [...] le phallus ». Le paraître phallique avec lequel homme et femme vont tous deux distinctement au bal de l'Autre est commandé par la dialectique phallique inconsciente. Le phallus symbolique ordonne la différence sexuelle en soumettant les sexes à la comédie de ses effets de signifiés sur la scène imaginaire. Là, les sujets s'exercent en rivaux en faisant respectivement l'homme ou la femme selon que leur jeu du semblant phallique vise à protéger l'avoir ou à en masquer le manque.

Ainsi, l'homme, fort de son avoir phallique, parade pour en protéger le bien. Et, s'il débourse, c'est pour mieux posséder et paraître dans le complet de sa panoplie virile avec une « supériorité de propriétaire [...] à qui ne manque rien, ni personne », précise J.-A. Miller²⁰. La femme, elle, la vraie, c'est-à-dire celle qui ne surcompense pas son manque imaginaire par des biens de masculins de puissance, d'autorité, de richesse qu'elle protège, assume à l'inverse son manque phallique. C'est d'ailleurs en le faisant reconnaître qu'elle incarne le phallus et ce, même si elle revêt les insignes masculins en jouant du beau et de l'avoir pour en masquer le manque.

Si pour Freud, le manque-à-avoir pénien fait la femme (dans la reconnaissance de ce manque), pour Lacan, l'absence du pénis de la femme « la fait phallus, objet du désir », une fois démontrée la fonction du phallus comme signifiant du manque. C'est de ne pas avoir qui la rend désirable. C'est d'ailleurs, précise-t-il, « pour être le phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir de l'Autre, que la femme va rejeter une part essentielle de la féminité, nommément tous ses attributs dans la mascarade. C'est pour ce qu'elle n'est pas qu'elle entend être désirée en même temps qu'aimée²¹ ». Autrement dit, elle feint d'être le phallus – soit le représentant du manque de l'homme – pour se réaliser femme aux côtés de celui qui parade, lui, de l'avoir. Cet « être le phallus » définissant en 1958 la féminité ne vaut que par la position prise par le sujet dans le rapport à l'Autre du désir. Cette définition implique de surcroît la médiation obligée de l'autre sexe en tant qu'une femme ne l'est, le phallus, que dans sa relation à l'homme, à celui qui l'a. Si elle feint d'être le phallus – soit le représentant du manque de l'homme –, en faisant le jeu du moins pour se vêtir selon les conditions du désir masculin, c'est à la condition d'être reconnue femme. Si elle recourt à cette mascarade, c'est en effet sous réserve de se fabriquer de l'être féminin, de devenir « Autre pour elle-même ²² » par la procuration de son partenaire.

Pouvant se combiner, cet « être le phallus » sur lequel une femme prend appui pour en faire un semblant se distingue de l'identification hystérique au phallus. Il importe à cet égard de se référer

¹⁸ Cf. Lacan J., « L'étourdit » (1972), *Autres écrits, op. cit.*, p. 458.

¹⁹ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 10.

²⁰ Miller J.-A., « Des semblants dans la relation entre les sexes », *La Cause freudienne*, n° 36, mai 1997, p. 12.

²¹ Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits, op. cit.*, p. 694.

²² Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine » (1960), *Écrits, op. cit.*, p. 732.

à l'analyse du rêve de la belle bouchère. Sans la déplier, Lacan précise qu'au-delà de l'identification de la patiente de Freud au désir de son amie et de celle au désir de l'homme, son mari, il est une identification qui les sous-tend, celle au phallus comme signifiant du manque. Et ce, pour mettre en évidence que le sujet hystérique tente de se faire être par le manque de l'Autre : « Être le phallus, fût-il un peu maigre. Voilà-t-il pas l'identification dernière au signifiant du désir²³ ». Ainsi, la logique hystérique participe d'un faire désirer l'Autre pour être ce qui lui manque en s'y identifiant. L'identification dans l'hystérie porte sur le désir, c'est-à-dire, précise ultérieurement Lacan, « sur le manque pris comme objet » dont le phallus est le signifiant, « pas sur la cause du manque²⁴ » (objet *a*). En ce sens, le rêve de la Belle Bouchère est paradigmatique. Le désir hystérique s'y révèle dans sa formulation la plus pure : avoir un désir sans objet qui consomme le manque. Ce désir, que l'arrangement du fantasme soutient, ne se maintient « que de l'insatisfaction qu'on y apporte en s'y dérochant comme objet²⁵ », précisait déjà Lacan, en 1960. Tandis que l'obsessionnel, plutôt que de s'identifier au désir de l'Autre, le nie « en formant, écrit-il à cette époque, son fantasme à accentuer l'impossible de l'évanouissement du sujet²⁶ ». S'effaçant comme sujet du désir, il maintient son désir comme impossible. Ce que Lacan développe plus avant dans le Séminaire *Le transfert* à l'appui de la formalisation des mathèmes des fantasmes hystérique et obsessionnel.

En 1960, le phallus symbolique n'est plus seulement le signifiant du désir de l'Autre. « Signifiant du manque-à-être », il est aussi le « signifiant de la jouissance ». Pour le commenter, il importe de revenir sur le tournant de l'incomplétude de l'Autre dans l'enseignement lacanien.

Le phallus, signifiant du manque-à-être...

Dès la fin des années 1950, l'Autre est devenu « le lieu du manque²⁷ ». Cette décomplétion de l'Autre est une avancée décisive. N'étant plus cette instance de bonne foi, la vérité ne peut que se mi-dire et le sujet ne saurait être recouvert par la parole car nul signifiant ne suffit à le définir. En fadant sous la chaîne signifiante qui le divise, le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant. « Véhiculé par le signifiant dans son rapport à l'autre signifiant, il est à distinguer sévèrement tant de l'individu biologique que de toute évolution psychologique subsumable comme sujet de la compréhension²⁸ ». Le sujet ne se supportant que divisé entre S_1 et S_2 et l'Autre étant troué, le rapport du sujet à l'Autre se développe sur fond de béance en raison de cette double vacuité²⁹. À l'incomplétude de l'Autre, le sujet répond par son manque-à-être ; un manque recouvrant l'autre. À ce titre, le phallus, signifiant du manque-à-être du sujet, médiatise le rapport à l'Autre en donnant la raison du désir. Comme réponse du Nom-du-Père à l'absence d'une vérité dernière, à l'angoissante énigme du désir de l'Autre, il en borne et voile la béance. Il supplée « au point où dans l'Autre disparaît la signifiante, où l'Autre est constitué par ceci, qu'il y a quelque part un signifiant manquant³⁰ », $S(\mathbb{A})$, à « lire “signifiant d'un manque dans l'Autre” », écrit l'incomplétude de structure de l'Autre dans « sa fonction même d'être le trésor des signifiants³¹ ».

²³ Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits, op. cit.*, p. 627.

²⁴ Lacan J., « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » (1973), *Autres écrits, op. cit.*, p. 557.

²⁵ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir » (1960), *Écrits, op. cit.*, p. 824.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *op. cit.*, p. 627.

²⁸ Lacan J., « La science et la vérité » (1966), *Écrits, op. cit.*, p. 875.

²⁹ Cf. « Le désir est ce qui se manifeste dans l'intervalle que creuse la demande en deçà d'elle-même, pour autant que le sujet en articulant la chaîne signifiante, amène au jour le manque à être avec l'appel d'en recevoir le complément de l'Autre, si l'Autre, lieu de la parole, est aussi le lieu du manque » Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 627. Cf. aussi ultérieurement le processus d'aliénation-séparation dans le Séminaire XI.

³⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert* (1960-1961), Paris, Seuil, p. 272.

³¹ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *op. cit.*, p. 818.

Lacan le souligne dans « Subversion du sujet... ». Il y donne la version la plus élaborée du graphe du désir dont la construction s'est entreprise dès le Séminaire V et terminée dans le Séminaire VI. Dans le graphe du désir « culmine la démonstration générale que la libido elle-même est inscrite dans le signifiant ³² ». Lacan, poursuit J.-A. Miller, « pousse si loin la signifantisation de la jouissance qu'il la démontre équivalente au signifié d'une chaîne signifante inconsciente dont le vocabulaire serait constitué par la pulsion. C'est ce que Lacan a appelé le désir. Là encore, cela a été inouï, puisque c'est dans ce concept du désir que s'accomplit, que se réalise, que s'effectue la signifantisation de la jouissance. C'est évidemment une jouissance mortifiée, une jouissance passée au signifiant. C'est la jouissance telle qu'elle figure tout en haut du grand graphe que construit Lacan, où nous avons la trajectoire de jouissance à castration qu'accomplit cette signifantisation ³³ ».

Le phallus y assume une double fonction. Celle d'être ce signifiant du manque-à-être du sujet mais aussi celle du signifiant de la jouissance³⁴. Ce qui, je le disais en introduction, peut sembler paradoxal mais qui ne l'est pas dans l'enseignement lacanien de cette époque. Lacan opère en effet une distinction entre deux jouissances. La première, celle de l'Être lui-même, est « une Jouissance [...] dont le défaut rendrait vain l'univers ³⁵ ». Cette jouissance du vivant, de l'être et à être, n'est pas celle du sujet du signifiant. Elle est hors-symbolique et non passée par la castration tandis que la seconde est mortifiée par le signifiant et tombée sous le coup de la castration. Cette jouissance infinie, celle au fond de l'*Urvater*, « est interdite, souligne Lacan, à qui parle comme tel [...], pour quiconque est sujet de la Loi, puisque la Loi se fonde de cette interdiction même ³⁶ ». La marque de son interdiction, poursuit-il, « implique un sacrifice : celui qui tient en un seul et même acte avec le choix de son symbole, le phallus ». Par ce sacrifice, le phallus vient ainsi à assumer cette fonction de « signifiant de manque-à-être ». Φ , symbole même de la castration, inscrit autant ce sacrifice que la perte de cette jouissance de l'être.

À cet égard, il importe de « distinguer du principe du sacrifice, qui est symbolique, la fonction imaginaire qui s'y dévoue, mais qui le voile du même coup qu'elle lui donne son instrument ³⁷ ». Sa soustraction au champ de l'imaginaire le positive en effet comme manque au symbolique dont il devient le signifiant tandis que la marque de la castration dans l'imaginaire s'avère refoulée, voilée. Si, d'ailleurs, le phallus comme moins vient à se découvrir, c'est le démon de la pudeur qui intervient pour maintenir le voile de la phallicisation du corps. De par son élision, le phallus imaginaire préside « à l'investissement de l'objet comme narcissique ». C'est à le rayer de son narcissisme que le sujet, par cette « partie manquante à l'image désirée ³⁸ », peut investir un objet extérieur en ce sens qu'en étendant sa marque de négativation sur le monde des objets, il les revêt d'une image phallique en les élevant ainsi au rang d'objet du désir.

... et « signifiant de la jouissance »

« Impossible à négativer ³⁹ », Φ désigne la place vidée de la jouissance. À cette époque, Lacan n'a pas encore formalisé l'objet *a*, cet objet réel de la pulsion qui, par sa perte, cause le désir en engageant le sujet dans la métonymie du manque-à-être. Pour autant, le phallus ne cessera pas d'être ce signifiant du désir issu de la perte d'une jouissance illimitée.

Cependant, il peut sembler paradoxal que le phallus soit aussi « le signifiant de la jouissance ». Si, comme signifiant du manque-à-être, il interdit la jouissance infinie, cependant il la permet en la

³² Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 11.

³³ *Ibid.*

³⁴ Cf. Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir » *op. cit.*, p. 818 & 823.

³⁵ *Ibid.*, p. 819.

³⁶ *Ibid.*, p. 821.

³⁷ *Ibid.*, p. 822.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 823.

régulant à partir de la loi du manque au principe de la castration car « la castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir⁴⁰ ». La jouissance dont il est ici question c'est celle qui, parce qu'elle en est passée par sa loi, est autorisée par la castration. Elle s'avère mortifiée et civilisée par le signifiant.

Discontinue comme le signifiant lui-même, elle est *inter-dite*, « dite qu'entre les lignes pour quiconque est sujet de la Loi ». C'est la jouissance autorisée par le Nom-du-Père. Par l'entremise du signifiant phallique, l'opération du Nom-du-Père noue cette jouissance limitée aux signifiants de l'Autre et donne ainsi au sujet la possibilité de jouir du manque de l'Autre. Ainsi, le phallus peut-il « donner corps à la jouissance, dans la dialectique du désir⁴¹ ». Dans ce paradigme de la jouissance dans lequel le concept de phallus occupe une place prépondérante, il est essentiellement question de « l'effacement de la jouissance par le signifiant ». Elle est signifiantisée, toute passée au signifiant qui « la restitue sous la forme du désir signifié⁴² ».

Pour conclure : la jouissance phallique

Dans ce second paradigme, l'Autre du signifiant prévaut. Il faut attendre le Séminaire *L'angoisse* pour qu'une partition s'inaugure entre signifiant et jouissance à la faveur de l'objet *a*. Si dès 1960, dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », Lacan en introduit la notion, l'objet *a* désigne à cette époque l'objet du désir – ce que nous retrouvons exploité, la même année, dans les mathèmes des fantasmes hystérique et obsessionnel.

Cependant, dès les Séminaires « L'identification » et *L'angoisse* qui se consacrent à sa présentation topologique et à sa clinique, l'objet *a* va progressivement devenir l'objet « cause du désir⁴³ ». Construit sur les traces de l'objet perdu freudien, cet objet réel de la pulsion, introduit par sa perte salutaire au manque-à-être. La soustraction, par le procès de castration symbolique, de cet objet de jouissance engage le sujet névrosé dans la métonymie du désir. L'objet *a*, déchet du symbolique, devient ce manque irreprésentable et masqué qui assure, dans son gage de silence et d'opacité, la division du sujet. Si Φ demeure le signifiant du désir, il n'est plus, à cette époque, celui de la jouissance. Le réel de la jouissance cesse de trouver son signifiant. Par l'invention de l'objet *a*, Lacan instaure une partition. Comme le précise J.-A. Miller : « Il y a une matière signifiante, mais il y a une substance de jouissance, et c'est là ce qui maintient la différence de l'objet et du signifiant⁴⁴ ».

Pour autant, il existe une jouissance liée au signifiant sans pair en l'inconscient. Le texte de J.-A. Miller sur les six paradigmes s'avère à cet égard précieux pour s'y retrouver et départir les différents types de jouissance. Cette jouissance autorisée par la loi du Nom-du-Père est ce qui, par la soustraction de l'objet *a*, reste de la jouissance. Ce reste, passé au crible du signifiant, est une jouissance mortifiée. Le Séminaire *Encore* le met en évidence. Les formules de la sexualité en rendent compte. Elles distribuent les deux modalités par lesquelles les sujets sont serfs de la fonction phallique⁴⁵ et ainsi de la jouissance qui lui est liée ; celle qui, par le langage, est tombée sous le coup de la castration : la jouissance phallique. Cette jouissance dont l'appareil est le langage⁴⁶ est apportée par les sèmes⁴⁷. Elle est limitée et discontinue comme le signifiant lui-

⁴⁰ *Ibid.*, p. 827.

⁴¹ *Ibid.*, p. 822.

⁴² Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 11.

⁴³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2004, p. 326.

⁴⁴ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 18.

⁴⁵ Fonction phallique notée Φ , qui est aussi celle de la castration et du fantasme.

⁴⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-73), texte établi par J.-Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975, p. 52.

⁴⁷ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 11 juin 1974, inédit.

même. Par la médiation du fantasme, elle trouve sa satisfaction en des objets hors-corps investis d'une dimension phallique dont la quête se développe sur fond de manque de l'objet *a*. La jouissance phallique, celle du dit, Lacan l'interroge à partir des jouissances Autre et de l'Autre en l'en distinguant. Or, il est intéressant de noter que de là où il postulait, dans les années 1960, que l'être et la jouissance infinie qui s'y corréle sont préalables à la loi de la castration et du signifiant, dans ce sixième paradigme c'est le signifiant comme tel qui les engendre, les suggère. Au fond, et le conditionnel est important, cet Être et la jouissance hors symbolique qui existeraient mais que l'Autre ne sait pas, ne sont en effet situables et évocables qu'à partir de l'ordre phallique qui les représente au langage. C'est là tout le pouvoir de Φ et de sa signifiance.